

médité sur le destin du guide Moïse à qui la terre promise est refusée et dont le texte biblique dit qu'il resta *Minegued*, tout contre, pas en face *Lifne*, ni de l'autre côté *Miever*, mais tout contre, c'est-à-dire à l'extérieur quand même.

Le mot transmission, dans sa traduction littérale du français, n'existe pas en hébreu. Plusieurs termes peuvent être utilisés, mais ils ont des connotations différentes selon les textes et les contextes. Le mot *haavara* par exemple signifie plus le transfert ou la traversée que la transmission. L'autre expression utilisée est *hanh'ala* qui vient du mot *nah'al* et signifie aussi le lit de rivière, et dont l'origine selon le dictionnaire biblique Gesenius provient de guider, mener, conduire. Le verbe hébraïque *lehanh'il* s'utilise fréquemment dans le sens d'enseigner ou inculquer. En hébreu le terme *nah'ala* est aussi utilisé pour désigner un lieu, un village, même parfois un quartier et par extension il indique aussi le repos, l'endroit où l'homme trouve sa place. L'implantation des Hébreux en terre promise est nommée *hitnah'alout*. Toutefois si l'on compare le terme hébraïque *nah'ala* avec le concept de transmission, on perçoit une différence essentielle, qui tient à ce que l'on peut désigner par l'expression de *Yeoud*, la vocation, la promesse ou la finalité, que l'on ne retrouve pas dans le vocable français, plus neutre. L'idée de message contenu dans le concept de transmission se retrouve dans les mots hébreux *messora* et *massoret*, que l'on a coutume de traduire par tradition, dont la racine est *messer*, le message, qui est aussi à l'origine du terme *moussar*, la morale. En hébreu la tradition comme la morale impliquent une transmission, alors qu'en français l'origine latine *tradere* indique aussi une trahison. La transmission ce n'est ni l'histoire, ni la tradition mais quelque chose qui se situe entre les deux. Il ne s'agit pas d'un travail de mémoire mais d'une relation au temps. Le peuple juif croit à un « Dieu des événements », et cette croyance lui a permis de mettre en place des rites de mémoire. Comme l'indiquait Abraham Heschel, le judaïsme est une tentative pour instaurer en l'homme une architecture du temps, à partir du sacré. Le peuple

juif fonde une civilisation qui n'aspire pas à maîtriser la nature par la technique mais bâtit en l'homme un temps intérieur qui lui permet de construire et surtout de *se* construire. Dans l'histoire juive, les fêtes et cycles de la nature se transforment en événements historiques, mais avant tout ils deviennent des moments de notre vie, que nous devons revivre et ressentir comme si nous les avions vécus nous-mêmes (la sortie d'Égypte, le don de la Torah...). Le concept même de monde ne figure pas dans la Bible et n'existe dans le judaïsme qu'à partir d'une notion temporelle. *Olam* est un terme temporel, qui évoque un passé ancien et que l'on retrouve par exemple dans l'expression *LeOlam*, à jamais. L'autre terme pour désigner l'univers *Yekum*, vient de la racine *Kam*, que l'on retrouve dans *Makom*, le lieu mais aussi un des noms de Dieu, et qui donne également *Ki'um*, l'existence. Le temps, comme architecte intérieur de la nation juive, a façonné les cycles de vie et donné à ce peuple sa capacité de résistance et de résilience. Seule la Shoah, non-événement absolu, a mis en danger cet édifice en annihilant toute dimension temporelle et ce n'est pas un hasard si au lendemain de la guerre Emmanuel Levinas intitule son premier ouvrage *Le temps et l'autre*, dans lequel il réfléchit sur la reconstruction de l'homme par la réappropriation d'un temps intérieur. « *La vie quotidienne est une préoccupation de salut* », écrit-il en comprenant la difficulté de retrouver, après la Shoah, une association ou une socialité avec d'autres personnes. « *Le but de ces conférences, affirme Levinas, est de montrer que le temps n'est pas le fait d'un sujet isolé et seul, mais qu'il est une relation même du sujet avec autrui.* » L'expérience du temps pour le peuple juif, après la Shoah, n'est pas celle que nous décrivent un Proust ou un Bergson, comme une source de vie ou une négation de la mort par un retour en arrière sur des souvenirs agréables ou fondateurs. Elle est au contraire une perte, un émiettement à partir desquels la transmission peut reconstruire. Se souvenir de ce que d'autres ont vécu c'est justement se focaliser sur ce qu'il en reste. « *L'existence est un reste, un rassemblement de reliefs qui s'étend presque à*

42
Pour une politique de la transmission
de feuilletés Michael Bau 2v